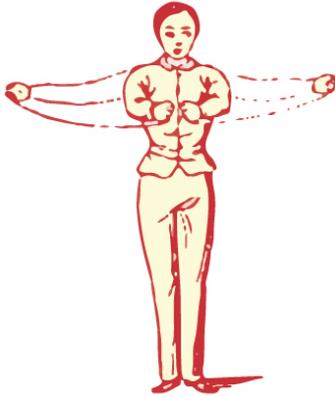


La femme et *au-delà*

Marie Laurent



À Venise, une religieuse lave lascivement le corps du pape plongé dans le coma. Même presque mort, Pie XIII est tellement beau qu'elle n'y est pas indifférente. Visiblement émue, dans la foulée, elle s'allonge sur un divan après avoir fait le geste de la promesse scout¹, non sans un certain cynisme à l'endroit symbolique.

Cette petite scène de la série *The new pope*² nous met en présence d'une femme qui a choisi le noviciat, soit Dieu et son au-delà du phallus. Elle vit au Vatican, haut lieu du phallogocentrisme, de la norme supposée réguler la jouissance. Manifestement, notre religieuse si peu sainte-nitouche se raille de son échec ; le phallus n'est ni indispensable à la jouissance, ni susceptible de la drainer toute.

Mais quel est le lien avec la lecture de Lacan et son « Propos directif pour un Congrès sur la sexualité féminine » ? L'angle de notre lecture aujourd'hui visera la femme et le franchissement de la barrière phallique. Lacan dresse tout une liste de questions sur la féminité et se moque des préjugés qui valaient dans le milieu analytique lui-même. On vous a parlé de la querelle du phallus qui ciblait dans les années 1930 la question féminine autour d'avoir ou de n'avoir pas le phallus. Lacan sort de cette dialectique. Il ouvre à un au-delà de l'anatomie et du genre. On peut être anatomiquement une femme et être subjectivement identifiée à un homme. Le fait de se définir homme ou femme n'est pas référé à un genre, soit à une norme sociale imposée. La psychanalyse n'est pas gardienne d'une supposée loi naturelle, non plus qu'elle ne l'est des traditions.

Lacan s'est intéressé à ce qui, chez une femme, excède la norme phallique. La féminité est pour lui ce qui renvoie à un impossible à se ranger derrière des lois et des normes. Il peut arriver à un être féminin la rencontre avec ce qui va le transporter dans un au-delà de la norme. Un seul signifiant, dans l'inconscient, pour dire le sexe : le Phallus. Tout tournerait autour de lui. Délicate est la situation des femmes par rapport à lui ! Dans ses « Propos directifs... », Lacan cherche à faire le point sur les idées reçues chez les psychanalystes en matière de sexualité féminine. Mais il essaie aussi de sortir des sentiers battus et de tracer des pistes qu'il reprendra plus tard, particulièrement dans le Séminaire *Encore*.

Jouissance, une logique

Une femme est dans un rapport particulier avec la castration. La résolution de l'Œdipe ne suffit pas pour elle à « drainer » toute la jouissance qu'elle rencontre dans son corps³. Il convient « d'interroger si la médiation phallique draine tout ce qui peut se manifester de pulsionnel chez la femme »⁴, dit Lacan.

¹ Baden Powell en 1937 instaura le geste scout, trois doigts levés, le pouce replié sur l'ongle de l'auriculaire, ndl.

² *The new Pope*, épisode 1, saison 2, série télévisée de Paolo Sorrentino, première diffusion en 2019.

³ Meseguer O., « Masochistes ou frigides : diffamations », *La Cause du désir*, n° 103, novembre 2019, p. 67.

⁴ Lacan J., « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », *Écrits*, Paris, Seuil, 1967, p. 730.

Avec les formules de la sexuation, Lacan formalisera dans le Séminaire *Encore* la logique de la jouissance féminine. Alors que la jouissance phallique est situable dans l'espace temps – localisée à un endroit du corps, elle a une fin et un début, elle peut se dire avec les mots de la langue –, de cette jouissance qui excède la jouissance phallique, une femme ne peut en dire mot. Elle peut tenter de le faire, bien sûr, mais elle n'aura alors à sa disposition que les signifiants qui disent la jouissance phallique.

Les écrits des mystiques que Lacan a situés du côté féminin en témoignent. Ils disent le feu, l'extase, le frisson et même la douleur avec des termes qui pourraient être ceux qu'on utilise pour décrire l'éprouvé orgasmique. Aussi ils retombent forcément dans la chansonnette phallique (pensons au dard de sainte Thérèse d'Avila) parce que précisément la jouissance féminine est hétérogène au langage. C'est là que le phallique qui ordonne le langage rencontre sa limite, et le langage son impossible.

Cet éprouvé, quand il se produit, est un réel dans le corps. C'est une étrangeté, un sentiment d'intrusion qui déborde le sujet, le dédouble puisqu'il devient Autre pour lui-même. Ce peut être discret ou plus exubérant.

Comment border ce réel ? Comment le supporter ? Car cette étrangeté qui survient de manière inopinée et contingente n'est pas forcément agréable. En effet, « il n'y a de femme qu'exclue par la nature des choses qui est la nature des mots »⁵. Elle ne le contrôle pas. C'est de cet éprouvé du corps qui ne se laisse pas drainer par la jouissance phallique qu'une femme hystérique se défend.

Chacune y répond de manière singulière, au une par une puisqu'aucune femme ne peut montrer le chemin de la jouissance et faire exception. Toutes font exception. Mais disons que la plupart des femmes cherchent à se défendre de cette jouissance supplémentaire.

La défense hystérique

Dans ses « Propos directifs... », Lacan logicise la stratégie hystérique qui met le sujet dans une position intenable. Pourtant, avant 1958, sa lecture du cas Dora, dans le Séminaire, *La Relation d'objet*, distingue le père de Dora de Monsieur K., l'un dans sa relation symbolique et l'autre dans sa relation imaginaire⁶.

« La direction de la cure... » déplie le cas de la belle bouchère et met en valeur la stratégie dont elle use pour différencier son désir de celui de ses amies (caviar pour l'une, saumon fumé pour l'autre), au regard des intentions phalliques de son mari. Son désir est « d'avoir un désir insatisfait »⁷. Nous disposons, par ailleurs, des élaborations futures de Lacan – en particulier dans les Séminaires X, XVII et XX – avec son tableau des formules de la sexuation.

Notre lecture est ciblée sur un paragraphe du chapitre « La frigidité et la structure subjective » dont Jean-Pierre Deffieux a parlé : « la frigidité est une défense contre la jouissance œdipienne phallique, contre la domination du mâle ».⁸

⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 68.

⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La Relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 131.

⁷ Lacan J., « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 621.

⁸ Cf. dans ce numéro d'*Ironik* !

Lacan distingue dans ce texte les positions quant à l'objet. Il parle de position fétichiste pour l'homme. C'est ce que reprendra J.-A. Miller dans *L'Os d'une cure*, en pointant qu'un homme peut jouir sans amour et sans parole, à partir d'un objet discret, au sens mathématique du terme. Il parle alors de jouissance réduite à un trognon. Rappelons que Lacan va démontrer plus tard que cet objet n'est pas un signifiant. À ce moment de son enseignement, il dit que cet objet a une forme fétichiste. La prolifération des *filles-phallus* qui tentent d'incarner le phallus trouve son ressort dans le fétichisme masculin. Cela « à situer au-delà du "Tu es ma femme" par quoi il constitue sa partenaire »⁹ La logique fétichiste implique, derrière le « Tu es ma femme », un « tu es mon bien, mon avoir, mon objet ». L'homme tend à réduire l'autre féminin à la partie phallique de son propre corps. Mais Lacan va plus loin : « ce qui resurgit dans l'inconscient du sujet c'est le désir de l'Autre, soit le phallus désiré par la mère ».¹⁰ Au fond, ce qu'il nous dit là se résume à ceci : avoir ce qui est désiré par la mère. Le rapport que chacun entretient à la castration ramène toujours à la castration de la mère. Et à celui qui la commet, le père.

Lacan propose de considérer le problème de la frigidité comme résolu dans des termes appartenant à la logique masculine, soit d'articuler à la frigidité la question du phallus pour voir si apparaît un nouvel aspect. En mathématiques, on fait une hypothèse puis on la fait fonctionner et l'on voit ce qu'il en résulte. Donc d'une certaine manière, on considère le travail comme résolu. C'est ce que décide de faire Lacan. Il postule que la frigidité des femmes repose sur le fait qu'elles se défendent contre la domination masculine. Et il observe ce que l'on peut en déduire.

« Pourquoi ne pas admettre en effet que, s'il n'est pas de virilité que la castration ne consacre, c'est un amant châtré ou un homme mort (voire les deux en un) qui, pour la femme, se cache derrière le voile pour y appeler son adoration, – soit du même lieu au-delà du semblable maternel d'où lui est venu la menace d'une castration qui ne la concerne pas réellement. Dès lors c'est de cet incubé idéal qu'une réceptivité d'étreinte a à se reporter en sensibilité de gain sur le pénis. C'est à quoi fait obstacle toute identification imaginaire de la femme (dans sa stature d'objet proposé au désir) à l'étalon phallique qui supporte le fantasme. »¹¹

Quel est donc le problème pour une femme ?

Pénélope Fay¹² écrit : « Lorsque la femme se passionne pour l'objet phallique, elle peut tenter de tordre le cou à cette étrangeté. Non pas en tentant de faire rentrer dans les rangs l'irréductible de sa féminité [...] C'est bien plutôt qu'elle regarde ailleurs ». Une femme se passionne pour l'objet phallique et regarde ailleurs.

Quelle forme prend sa passion pour le phallus et vers quoi regarde-t-elle pour détourner le regard de sa propre étrangeté ? Il semble que Lacan pose les choses ainsi :

D'une part, *elle s'identifie à l'étalon phallique* du désir masculin (les *girls-phallus* en sont l'illustration la plus évidente). Être le phallus, c'est être désiré par la mère. La logique se pose là. Ensuite, elle se propose comme objet du désir masculin, se pare de tous les attributs de la séduction pour en faire les signes de la toute puissance de l'homme. Car l'objet auquel elle s'identifie le plus souvent (dans l'hystérie) n'est pas un phallus en berne, c'est le phallus conquérant, non détumescent. Elle recherche la brillance phallique et se pose en batailleuse

⁹ Lacan J., « Propos directifs... », *Écrits, op. cit.*, p. 733.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*

¹² Fay P., « Démon et merveilles de la féminité », *La Cause du désir*, n° 102, juin 2019, p. 98.

avec les hommes. Car être le phallus, c'est s'identifier à un certain pouvoir, dont l'autre versant est l'impuissance. Elle cherche à être le phallus et elle y croit.

D'autre part, dans le fantasme féminin, ce qui se cache sous le voile pour y appeler son adoration, c'est un amant châtré ou un homme mort que Lacan regroupe sous le signifiant d'*incube idéal*. Cela mérite explication.

Un partenaire châtré ou mort est un homme qui est privé de ce qu'il donne. C'est un partenaire qui la prive. Et par l'interprétation du désir de la belle bouchère, Lacan nous a déjà fait apercevoir que le désir de l'hystérique est l'insatisfaction. Elle jouit de sa privation même. Son désir est dans la suspension même de sa réalisation. Alors elle peut se choisir un partenaire qui prolonge indéfiniment cette privation. Lacan parle d'assomption de la privation qui peut prendre des formes bien différentes : ce peut être un partenaire impuissant ou un partenaire qui n'est pas disponible pour elle.

Mais il aura fallu un certain trajet d'analyse pour qu'elle s'en rende compte. Pourquoi donc est-ce l'amant châtré qui suscitait le désir et l'amour ? Cela illustre un autre aspect de la féminité : une femme entretient un rapport à la castration d'un autre type que celui d'espérer l'avoir un jour, puisqu'elle *jouit là de la privation*. Il faut qu'il manque quelque chose à son partenaire, qu'il ne puisse lui donner ce qu'elle attend. Mais enfin, l'idée, le mythe situe le partenaire comme ayant eu. Cela fait de lui un partenaire au phallus en berne, un phallus mort, négativé.

Incube idéal

Revenons à ce que Lacan dit de ces partenaires qu'une femme peut se choisir. Quelle est la logique de son choix ?

Incube est un terme prélevé chez Ernest Jones¹³ dans son livre *Le Cauchemar*, publié en 1931. Pour lui, le cauchemar possède trois caractéristiques : une peur torturante ; un sentiment d'oppression ou de poids sur la poitrine qui empêche la respiration (ce qui manque dans le rêve d'angoisse) ; la conviction d'une paralysie impuissante. Il est toujours lié selon Jones à un contenu sexuel à caractère incestueux, lui-même refoulé ou forclos.

L'incube « est un démon lubrique qui visite les femmes la nuit, se pose lourdement sur leur poitrine et les viole contre leur volonté. » Ces visiteurs des femmes étaient appelés autrefois aussi follets en français. Ceux des hommes sont des succubes (ou soulèves en français).¹⁴ Merlin l'enchanteur par exemple serait le fils d'un incube et d'une nonne, fille elle-même de Charlemagne.

Jones ne parle pas d'incube idéal – expression inventée par Lacan et qui semble une aporie puisqu'idéal n'est pas un prédicat apposé à démon en général. Incube suggère un côté irréel, fantasmatique. Avec l'idéal, nous entrons dans la dimension de l'amour. L'incube est idéal parce qu'il est fantasmatique et qu'il se rapporte à l'amour. « Le mode de jouir féminin exige que le partenaire parle et aime, c'est-à-dire que l'amour est, pour elle, tissé dans la jouissance. »¹⁵ C'est parce qu'il lui manque quelque chose que ce manque pousse à parler, et surtout à *lui* parler. Car au-delà du porteur du phallus qu'elle désire, elle aspire dans son adresse à un homme à un lieu d'amour absolu.

¹³ E. Jones était psychiatre et psychanalyste anglais, père de la psychanalyse en Grande-Bretagne.

¹⁴ Jones E., *Le Cauchemar*, Paris, Payot Rivages, 2002, p. 83.

¹⁵ Miller J.-A., *L'Os d'une cure*, Paris, Navarin, 2018, p. 78.

Savoir-y-faire avec l'amour

L'amour touche au manque. Se présenter comme manquant est une bonne manière de susciter l'amour. Dans la correspondance de François Mitterrand avec Anne Pingeot *Lettres à Anne*, un épisode s'y dévoile qui illustre la question de l'amant châtré. Un autre homme courtise Anne. Il est jeune, moins brillant, mais il la demande en mariage. François ne lui montrera ni sa puissance ni sa richesse. Il partira en Inde dans un ashram, puis dans un dispensaire pour aider Mère Theresa pendant quelques semaines. *L'amour c'est donner ce que l'on n'a pas...*¹⁶ Au retour, la jeune femme a quitté son futur mari... En se situant du côté du pauvre, du manquant, l'homme lui signifie qu'il n'est rien sans elle.

Au fond, l'incube est idéal parce qu'il éveille l'amour à une demande qui n'en finit pas. Souvenons-nous que le désir de l'hystérique reste insatisfait pour qu'elle puisse désirer encore et encore et jouir d'être privée.

Aimer c'est donner ce que l'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas. Aimer suppose donc un savoir-faire avec la castration. Lacan fait remarquer que la menace de castration ne concerne pas réellement une petite fille. Il va plus loin en disant que, au delà de la mère, il semble qu'il y ait eu tout de même pour elle une menace de castration : « Sans doute un père peut menacer sa fille de castration. Seulement voilà, cette menace n'a pas d'effet parce que ce père est un père idéal, non réalisé. C'est la figure d'un père symbolique mort »¹⁷. Le père symbolique est celui qui introduit le sujet au monde du langage mais aussi du désir. Il est châtré mais quelque chose chez lui joue le rôle de signifiant-maître. Il soutient sa position tout en étant hors d'état. Car c'est par son intervention qu'est symbolisé le désir de la mère. Le phallus est son emblème.

« S'il n'est pas de virilité que la castration ne consacre »¹⁸, dit Lacan. Pourquoi la castration consacre-t-elle la virilité ?

On peut l'entendre de deux manières : finalement ne pas avoir cet objet, en être privée, lui donne beaucoup d'importance. C'est le phallus imaginaire dont la fille est privée qui la passionne. Mais on peut le comprendre aussi à un autre niveau, celui du mythe de la horde primitive, dans lequel on retrouve une tension entre deux pôles¹⁹ : d'une part, la virilité exceptionnelle, consacrée (du père puisqu'il est mort) est éternelle ; d'autre part, le pôle des fils unis de ne pas pouvoir jouir de toutes les femmes, unis dans la castration. Le père est mort ; la jouissance est permise, certes, mais en partie car ils ne peuvent jouir que d'une, d'une à la fois. La castration se cache derrière la virilité, et c'est ce que le choix amoureux de l'hystérique vient révéler. *Derrière l'incube idéal se cache la castration d'un père idéalisé.* Évidemment, c'est inconscient.

¹⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 128.

¹⁷ Vinciguerra R.-P., « Deux notes sur la féminité », disponible sur internet.

¹⁸ Lacan J., « Propos directifs... », *op. cit.*, p. 733.

¹⁹ Pfauwadel A., *La Cause du désir*, avril 2017, n° 95, p. 5 : « la virilité en tant qu'elle désigne le principe mâle suppose une tension entre deux pôles : celui du *tous pareils* et celui de l'homme d'exception. « S'il n'est pas... », on ne saurait la penser sans lien au Père. La virilité fonctionne toujours suivant une structure de renvoi. Dans l'ordre des identifications : comme le notifie bien l'injonction « Sois *un* homme ! », (et non « Sois *l'homme* »), il s'agit de se conformer au modèle patriarcal et phallique dominant. Et dans la dimension de la jouissance : la virilité se trouve polarisée par le mirage de l'absolu, d'un point hors castration, occupé par la figure mythique de celui qui posséderait toutes les femmes. »

Quelques variations

À l'ombre de ce père mort, elle peut fétichiser le pénis de son partenaire en en faisant le symbole sacré du désir. Une clé du roman d'*Histoire d'O* peut se lire ainsi. *Histoire d'O* est un roman érotique écrit par Dominique Aury alias Pauline Réage, pour son amant Jean Paulhan. Une femme fait de son corps un objet de désir sexuel proposé à plusieurs hommes pour l'amour d'un seul qui le lui demande. Elle éprouve « une délirante absence d'elle-même » qui « la rend à l'amour et l'approche de la mort ». Elle se prête à des hommes sans visage, interchangeables, mais dont la succession fait consister un phallus sans borne, toujours tumescent, sacralisé, par lequel elle jouit. À genoux devant lui, elle est comme en prière devant le dieu Phallus. *O* est le fantasme de l'auteure. Tout pour l'amour, en somme. Elle croit à l'amour (en lien avec le père symbolique) et au phallus (supposé tout puissant du père imaginaire).

Cela prend la plupart du temps la forme d'un refus du corps. C'est l'histoire d'*Ida*, dans le film de Pawel Pawlikowski. Cette religieuse a l'occasion de sortir du couvent avant de prononcer ses vœux. Elle rencontrera dans son escapade un homme, mais lui préférera finalement l'amour de Dieu, cet amour écrit dans le marbre, sans rebond, sans risque d'être déçu par la banalisation qu'entraîne la vie quotidienne. Une fulgurance qui peut s'appauvrir à certains moments. Elle lui préférera la vie hyper réglée du monastère, dont elle est sûre qu'elle y jouira de la privation avec une constance sans faille. Le paradoxe est qu'elle choisit pour jouir éternellement un amour mort, plutôt que de risquer un amour vivant, mais plus instable d'être ouvert à la contingence.

Le témoignage d'une AE, Myriam Cherel, illustre aussi comment, à l'image de la belle bouchère, une femme hystérique peut jouir de la privation. Elle demandait incessamment à son partenaire de se marier avec elle... pour qu'il lui dise non. Il l'avait bien compris inconsciemment puisque lorsqu'elle a quitté les armes phalliques, ils se sont dit oui.

La difficulté dans l'hystérie est de concilier ces deux mouvements : être identifiée au phallus et fantasmatiquement dévoiler dans le même mouvement la vérité de ce phallus, c'est-à-dire le fait qu'il est négativé. Vouloir être le phallus en tant qu'il est sacré, c'est vouloir être tout pour un homme, et jouir de ne pas l'avoir.

« Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir »²⁰

Céder sur l'amour, céder sur l'étreinte est l'enjeu de la cure d'une femme hystérique. Lacan dit : « c'est de cet incubé idéal qu'une réceptivité d'étreinte a à se reporter en sensibilité de gaine sur le pénis. »²¹. *Se reporter en sensibilité de gaine sur le pénis* : l'expression vient à dessein rabattre la sexualité à l'anatomie. Une formule qui contraste avec la précédente *la sensibilité d'étreinte*. On parle aussi d'étreintes de l'amitié.

Les étreintes amoureuses peuvent rester chastes. C'est bien de cela qu'il s'agit : l'hystérique va-t-elle accepter d'y mettre du corps, de passer d'un amour désincarné – porté par les signifiants nouveaux que l'amour suscite – à un amour qui concède d'en passer par le mode singulier de jouissance fétichiste de son partenaire ? « C'est à quoi fait obstacle toute identification imaginaire de la femme [...] à l'étalon phallique qui supporte le fantasme. »²²

²⁰ Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse*, op. cit., p. 209.

²¹ Lacan J ; « Propos directifs... », op. cit., p. 733.

²² *Ibid.*

dit Lacan. Je parle d'amour désincarné, il peut s'agir d'un homme de chair et d'os mais qui reste un horizon. Quand il s'approche, il est toujours décevant. La jouissance que la femme en retire est, elle, dans les frissons de l'attente, dans la promesse du paradis qu'il annonce.

Une femme, dans son refus de la féminité, croit en l'Autre du père symbolique. Grâce à lui, elle espère écrire dans le marbre l'amour qui la submerge. Sans le savoir, elle regarde dans sa relation amoureuse l'horizon du père, qu'elle cherche à faire exister coûte que coûte pour supporter le débordement pulsionnel de ce qui n'est pas drainé par le phallus. Elle croit en un Autre au-delà de l'amant de chair et d'os, forcément décevant à l'aulne de la figure sublime. En regardant vers l'absolu, elle détourne les yeux de l'Autre qu'elle est pour elle-même et des éprouvés étranges, non localisées, hors sens. Cette jouissance est à distinguer des phénomènes de somatisation hystériques qui eux répondent aux déchiffrements et que Lacan, à l'inverse de Freud, interprète plutôt comme un refus du corps, un refus de savoir qu'il s'y passe quelque chose hors sens, un dessaisissement.

Autre versant de l'amour

On comprend pourquoi ce regard vers l'amour comme signifiant-maître peut entraîner une femme sur les berges de la mort. Lacan a parlé de ravage. Il lie ce ravage au lien mère-fille. J.-P. Deffieux a évoqué le texte de Freud, « La féminité »²³ qui met en avant le lien précédictien à la mère.

Lacan interprète Freud, dans son « Intervention sur le transfert », à travers la lecture de l'image la plus lointaine des souvenirs de Dora ; elle suçote son pouce gauche, cependant que de la main droite elle tiraille l'oreille de son frère plus âgé qu'elle d'un an et demi. « La femme, c'est l'objet impossible à détacher d'un primitif désir oral et où il faut pourtant qu'elle apprenne à reconnaître sa propre nature génitale »²⁴

À ce désir oral primitif Lacan lie dans ce texte l'origine de la féminité, et non le *Penisneid*. La voracité de sa demande d'amour peut l'amener à être engloutie elle-même ou à engloutir dans la continuité son bien le plus précieux. C'est aussi Médée qui manifeste sa détresse quand Jason en aime une autre, sacrifie ses/leurs propres enfants, leur bien le plus précieux. Elle va au bout de son geste, pour que Jason le sache dans sa chair, sans lui, elle n'est rien.

Ou encore Madeleine qui déchire les lettres de Gide quand il la quitte. « Je souffre comme si elle avait tué mon enfant », dira l'écrivain. Dans le rapport à l'illimité se produit le ravage, quand cette demande s'allie à la pulsion de mort. « Le ravage est l'autre face de l'amour. »²⁵

Lacan s'élève contre le soi-disant masochisme féminin mais cherche à articuler le rapport privilégié entre la féminité et la pulsion de mort. Il fait référence à la figure christique, dans la continuité de l'incube idéal. Le Christ, d'essence divine dans le christianisme, incarne l'amour illimité porté jusqu'à son terme, l'exception qui va jusqu'au sacrifice de sa vie, par amour pour Dieu le père, le père symbolique. La figure christique fascine. Elle compacte le phallus et le père symbolique. C'est pourquoi, certaines sociétés patriarcales, à une époque pas si lointaine, pouvaient se passionner pour ses représentations. Dans la culture, le

²³ Freud S., « La féminité », (1933), *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1989.

²⁴ Lacan J., « Intervention sur le transfert », *Écrits, op. cit.*, p. 221.

²⁵ Miller J.-A., *L'Os d'une cure, op. cit.*, p 83.

mouvement baroque participe de ce qui est censé moduler la jouissance par le plus-de-jour du regard sur des corps exaltés et jubilants.

On peut étendre la figure du Christ au culte marital²⁶. Celui-ci s'est structuré autour des sept douleurs, dont trois sont l'objet de représentations picturales remarquables : le *Stabat Mater*, la Pietà et la solitude (la Vierge seule subit les sept douleurs en même temps dans son cœur ensanglanté). Une AE Paola Bolgiani, issue d'un milieu catholique traditionnel, a témoigné de sa fascination (petite fille) pour la *Pietà* et l'a interprétée dans sa cure comme la conjonction de ce rapport double au phallus.

Ce culte marital reprend divers cultes dans lesquels une déesse mère se voit dotée d'un époux mort puis ressuscité : Isis et Osiris en Égypte, Cybèle et Atys en Asie mineure, etc. Se cache derrière ces références le lien entre la féminité et la mort ou la douleur à travers l'amour. D'ailleurs, « Propos directifs... » évoque d'autres figures de culte plus anciennes.

Lacan ne méconnaît sans doute pas l'article « Grande est la Diane des Éphésiens »²⁷. Résumé d'un ouvrage archéologique français, il met en valeur à travers les siècles la permanence d'une déesse mère. « Au-delà même Freud pointe la demande de la part des hommes d'une déesse mère intouchable, au double sens d'intacte et d'inattaquable. »²⁸ Ce grand Autre fait l'économie de la castration. Il prend la figure du père idéalisé, du Commandeur, du Maître, et de la mère phallique pour que soit soutenue et garantie l'existence du sujet.

Ainsi, le discours religieux place l'amour en signifiant-maître absolu, porteur de sens, mais qui, dans le même mouvement, contient et produit la jouissance du sacrifice pouvant aller jusqu'à la mort. La mort rompt son idéal signifiant mais elle est produite par lui !

Pour conclure

Qu'une femme s'identifie au phallus à défaut de l'avoir entre en contradiction avec sa jouissance de la privation. Elle choisira par exemple un incube idéal, un au-delà de l'avoir, de jouir de ne pas l'avoir, qui touche à l'objet rien. Cela peut prendre la forme de la jouissance de l'attente, du renoncement, voire d'une jubilation du rien ; assomption de la jouissance de la privation derrière laquelle se cache la castration d'un père idéalisé. En fait, la femme refuse la jouissance de l'Autre, de son corps parce qu'elle se met en position d'être celle qui sait la vérité du père. Ainsi contrôle-t-elle. Ainsi se défend-t-elle.

Sans doute aujourd'hui, dans leur rapport au père symbolique, les hystériques se défendent-elles autrement. Dans la petite scène présentée en introduction, la frigidité n'est pas, en soi, la défense du sujet. Celui-ci jouit de la frustration (de par le choix même du noviciat). Ironique face au père symbolique dont le personnage en question n'ignore pas – comme l'hystérique – la castration. Il refuse cependant l'exercice viril de la jouissance phallique. Cela ne passe pas par le corps d'un homme.

Dans *L'Os d'une cure*, J.-A. Miller remarque que si la dévaluation de l'amour est consommée, les hystériques continuent à tisser leur jouissance dans la trame de l'amour. Il

²⁶ Sauvagnat F., « Le maître châtré », *L'a-graphe*, La question de l'hystérie et la question du père dans la clinique, section clinique de Rennes 2009-2010, p. 117, disponible sur internet.

²⁷ Freud S., *Zentralblatt für Psychoanalyse*, n° 2, 1911.

²⁸ Sédot J., *Retour à Lacan ?*, introduction au texte de Freud « Grande est la Diane des Éphésiens », Paris, Fayard, 1981, p. 19-22.

reprend le répartitoire amorcé par Lacan dans son « Dernier Enseignement » : côté homme, le parlêtre est fétichiste, de l'autre, il est érotomane.

Sans doute une cure peut-elle conduire une femme hystérique à subjectiver sa croyance en un père idéal et son amour pour le père mort. Il ne peut exister de maître qui possède tout le savoir. La dimension structurelle du désir n'est supportable qu'à la condition de savoir qu'on peut en être privée. D'où sans doute une certaine déflation du désir en fin de cure – il n'y a plus d'Autre pour l'en priver – à quoi répondra une certaine jouissance de la vie, pour reprendre la formule d'Antonio Di Ciaccia lors de la dernière journée de l'ACF en Aquitaine.

C'est enfin la possibilité d'un nouvel amour, plus digne. Pourquoi, selon Lacan, est-il plus digne ? Eh bien, parce qu'une femme peut consentir alors à rencontrer dans son corps le symptôme de son partenaire, sans être dans une demande incessante d'amour, et sans être poussée vers ce qui ne varie que d'une lettre : la mort.